

Sur le concept d'urgence atomique
— État d'urgence et temporalité —

原子力緊急事態の概念について
— 緊急事態と時間性 —

Hervé COUCHOT
クーショ エルヴェ

RÉSUMÉ 【要約】

Le but de cette étude est de réfléchir sur les implications temporelles de l'état d'urgence à l'époque de l'« âge atomique », aussi bien civil que militaire. Nous tenterons pour cela de répondre à trois questions principales : qu'est-ce qui caractérise le temps de l'urgence? Comment a-t-il été pensé par les philosophes? Pourquoi cet état d'urgence permanent qui règne sans partage dans la gestion du « village atomique mondial » est-il en passe de devenir un mode de gouvernement planétaire?

本稿の目的は、軍民ともに「原子力時代」と言える現代にあって、緊急事態がはらんでいる時間的意味を考察することである。本稿では次の3つの問いを検討する。第1に、緊急時を特徴づけているものは何か? 第2に、哲学者はこの緊急時という時間性をどのように考えてきたのか? 第3に、なぜこのような緊急事態が永続化し、「世界原子力村」を全面的に管理するようになり、そして全世界規模の政府支配の流行になりつつあるのか?

Introduction

« La tradition des opprimés nous enseigne que l’ “état d’exception” dans lequel nous vivons est la règle. Nous devons parvenir à une conception de l’histoire qui rende compte de cette situation. »

Walter Benjamin, “ Sur le concept d’histoire ” (1940)

Effective ou présumée telle, la situation dite d’urgence semble s’être peu à peu banalisée au point de se confondre avec notre temps quotidien¹. Tout se passe comme si l’exceptionnel devenait le plus commun, comme si l’état d’urgence officiellement proclamé ou simplement invoqué était en passe de devenir un mode de gouvernement parmi d’autres. Nous avons ainsi pris l’ “habitude de ne pas nous habituer”² à cet interrègne des temps modernes dont chacun s’accorde à souligner le caractère transitoire mais dont personne ne sait comment sortir.

Pourtant, en investissant les unes après les autres l’ensemble des pratiques humaines, le sens de la notion d’urgence s’est galvaudé. Nous parlons d’urgence comme du temps qu’il fait, sans savoir très bien ce que le mot signifie ni à quoi il nous engage. Deux mois après avoir proclamé officiellement l’état d’urgence, au lendemain des attentats de Paris, un même chef d’État peut qualifier le chômage d’ “état d’urgence économique et social” sans que personne n’y trouve rien à redire³. On soupçonne du même coup que ce temps des urgences

1 Sur la manière dont l’urgence investit notre temps quotidien, lire l’étude très complète de Christophe Bouton, *Le temps de l’urgence*, éditions Le bord de l’eau, 2013.

2 Suivant le mot de Hans Castorp dans le roman de Thomas Mann, *La Montagne magique*, 1923, le livre de poche, trad. Maurice Betz, p.477-478.

3 Giorgio Agamben redoutait ainsi qu’une prolongation indéfinie de l’état d’urgence, proclamé en France après les attentats de Paris, contribue non seulement à banaliser cet état mais à « transformer radicalement le modèle étatique qui nous est familier » (“De l’État de droit à l’État de sécurité”, *Le Monde*, édition du 23 décembre 2015).

permanentes pourrait bien coïncider, paradoxalement, avec celui de l'absence d'urgence, dont le philosophe Heidegger nous dit qu'il atteint des sommets « là où tout est tenu pour calculable et où d'avance s'est décidé qui nous sommes et ce que nous avons à faire »⁴.

Qu'est-ce donc que le temps de l'urgence? Comment comprendre son extension géopolitique et existentielle? Et quels rapports entretient-il avec le temps de "l'âge atomique"?

Une généalogie philosophique de l'urgence : poussée, pression, calcul



Le champion de go Lee Sedol face au logiciel AlphaGo (AFP, mars 2016)

D'un usage rare avant la seconde moitié du 18^{ème} siècle, le mot fait son apparition dans la langue française vers le milieu du 16^{ème} siècle⁵. Il est dérivé du verbe latin *urgeo* qui signifie "pousser", "faire avancer" ou encore "presser"⁶. L'urgence est bien, semble-t-il, ce qui nous presse et cette pression est parfois associée à la vitesse, comme dans l'expression française "se presser". La pression peut également désigner une contrainte physique comme pour la pression atmosphérique. "Être poussé à", toujours en français, peut en

4 *Apports à la philosophie*, trad. François Féder, éditions Gallimard, 2013, p.152.

5 La première occurrence connue de l'adjectif "urgent" en français date, quant à elle, de 1340. L'expression dans laquelle il apparaît est "par urgent(e) nécessité" ([Source](#) : dictionnaire en ligne "Trésor de la langue française").

6 Selon le Gaffiot, édition de 1934, p.1631-1632.

revanche évoquer une sollicitation plus ou moins forte à laquelle il est possible de résister. Suivant le sens privilégié, la situation d'urgence oscille donc entre l'expérience d'une nécessité subie et la libre réponse apportée par un être vivant à une sommation ressentie comme telle.

Même si le mot "urgence" n'a pas de véritable équivalent dans la langue grecque⁷, on trouve dans un fragment célèbre d'Héraclite une image du temps associée à la poussée :

« *Le temps est un enfant qui pousse ses pions. C'est la royauté d'un enfant.* »⁸

Trois remarques sont appelées par ce fragment :

- 1- Le jeu du temps implique à la fois une nécessité et une part d'imprévisible. On ne sait pas précisément à quoi joue l'enfant-temps, mais on sait que dans tout jeu il y a à la fois des règles et de l'aléa : autrement dit des événements imprévus sans lesquels le jeu perd tout son sens. Si tel n'était pas le cas, on ne comprendrait pas pourquoi, aux échecs comme au *go*, on se plaît aujourd'hui à opposer les meilleurs joueurs mondiaux à des logiciels de calcul toujours plus performants. Si ces automates spirituels d'un nouveau genre étaient capables, comme celui dont parle Walter Benjamin, de trouver à chaque coup de l'adversaire « la parade qui leur assure nécessairement la victoire », il n'y aurait plus à proprement parler ni jeu ni opposition. La partie serait jouée d'avance. Dans la nécessité de cette poussée temporelle, que nous

7 L'adjectif *epitaktikós*, employé à propos d'un ordre, peut certes être traduit par "nécessaire" ou "impératif" mais sans impliquer l'idée de poussée. Cela ne veut pas dire pour autant que les Grecs n'ont pas pensé la situation d'urgence. Voir sur ce sujet Christophe Bouton, *Le temps de l'urgence, op.cit.*, p.24 sq. On peut aussi penser au *kairos*, l'occasion favorable qu'il faut "saisir par les cheveux".

8 αἰὼν παῖς ἐστὶ παιζῶν, περτεῦον παιδὸς ἢ βασιλῆϊ (παιζοντας signifie "jouant"). Je reprends ici la traduction française de Marcel Conche (Héraclite, *Fragments*, P.U.F, 1986, p.446-449.).

donne à penser Héraclite, demeure donc du jeu, aux deux sens possibles de ce mot en français : ludique et mécanique⁹.

- 2- Le mot grec *Aiôn*, traduit par “temps”, est le nom donné à l'événement, c'est à dire à ce qui survient contre toute attente, hors de toute prévision possible. À la suite des Stoïciens, le philosophe Gilles Deleuze le décrit comme une poussée qui n'est ni corporelle, ni spirituelle et le distingue de *Chronos*, le temps de la mesure et de la relation entre les corps. *Chronos*, toujours suivant Deleuze, est le temps d'un présent qui remplit le temps à lui seul en résorbant le passé et le futur¹⁰. *Aiôn* désigne bien dès lors, au sens littéral, une *hétérochronie* : une éclipse dans le temps de la mesure et de la succession.

- 3- L'enfant-temps dont parle Héraclite est aussi un enfant-roi. Il exerce une forme de souveraineté. Or le propre du pouvoir souverain, dans la manière dont il a été pensé depuis la fin du 16^{ème} siècle (par Bodin, et Machiavel notamment), est d'avoir sans cesse à “prévoir l'imprévisible”¹¹ sous peine de voir diminuer sa puissance ou de se faire renverser. L'événement imprévisible constitue donc pour le souverain *le danger* par excellence, quelles que soient les lois ou la constitution qui le légitiment. Pour tenter d'y faire face, il lui faut ménager un espace de jeu par rapport aux règles ou aux droits institués, de manière à pouvoir réagir le plus rapidement possible à des situations exceptionnelles, quitte à suspendre momentanément le droit établi. Il lui faut préserver virtuellement une sorte de *no man's rights*, situé à la frontière du droit et de la politique, et anticiper le recours à un arbitraire légal qui n'est autre que celui de l'état d'exception, tel que le définit le philosophe allemand Carl Schmitt :

9 En ce second sens, le jeu désigne un défaut de serrage entre deux pièces.

10 *Logique du sens* (1969) éd. 10/18, p.223.

11 John Locke, *Traité du gouvernement civil* (1690), §159. Le législateur lui-même doit prévoir la possibilité de ne pas tout prévoir.

« *Est souverain celui qui décide de la situation exceptionnelle.* »¹²

Poussée temporelle, prise en compte du jeu de l'événement imprévisible, présent qui absorbe le passé et l'avenir, exercice d'une décision souveraine, ces quatre caractères suffisent-ils à faire d'Héraclite le premier penseur du temps de l'urgence? Il n'en est rien. Car la condition essentielle pour que la poussée temporelle soit ressentie comme pression et que le temps soit vécu comme urgence est que le temps soit compté d'une manière ou d'une autre : autrement dit calculé, avec ou sans instrument de mesure, et limité par un commencement et une fin. C'est d'ailleurs souvent l'approche de cette fin qui est perçue comme péril imminent. Or, dans le fragment d'Héraclite, le jeu de l'enfant-temps n'a ni commencement ni fin et la souveraineté de son jeu s'exerce manifestement dans la poussée sans pression d'un présent permanent, insoucieux du passé comme de l'avenir, et qui est à elle-même sa propre fin. Dès lors qu'il est toujours lié à une forme de mesure et de limite, le temps de l'urgence renvoie donc non plus à la figure de *Aiôn* mais à celle de *Chronos*. On retrouve cette distinction dans un passage du dialogue *Théétète* dans lequel Platon oppose la manière de se rapporter au temps des philosophes à celle des rhéteurs :

« *Les uns ont toujours du loisir (skolé) et conversent ensemble en paix tout à leur aise (...). Que la discussion soit longue ou brève, que leur importe, pourvu qu'ils atteignent le vrai. Les autres, au contraire, n'ont jamais de temps à perdre (askolia), quand ils parlent. Pressés par l'eau qui coule, ils ne peuvent parler de ce qu'ils voudraient.* »¹³

La pression de l'eau qui coule fait ici référence aux clepsydres, ces

12 "Souverän ist, wer über den Ausnahmezustand entscheidet." *Théologie politique* (1921), trad. J. L. Schlegel, Gallimard p.15.

13 172e. éd. John Burnet, 1903.

horloges à eau qui garantissaient l'égalité du temps de parole dans les débats de la cité. Les critiques adressées par Platon à la démocratie athénienne sont en effet inséparables d'une prise de distance vis à vis d'une certaine temporalité du politique et d'une façon de concevoir l'égalité : car ce temps de l'équivalence mesuré de manière purement quantitative ne nous dit rien des paroles qu'il mesure, de leur valeur et de leur saveur, de leurs intérêts ou de leurs effets. Quant au temps perdu ou gagné du point de vue de la recherche de la vérité — celui de la *skolé* — qu'il soit perçu comme bref ou comme long, que l'on cherche ou non à le compter, il ne peut être évalué à l'aune de la mesure. Pour le philosophe, le seul temps qui compte est celui que l'on ne compte pas ou que l'on ne fait pas que compter. Du même coup, si la pensée philosophique elle-même peut être requise par une certaine urgence, car il y a aussi une urgence de la pensée¹⁴, elle ne peut être de la même nature que celle qui se soumet servilement à la pression mesurée des horloges.

État d'urgence et temps atomique : le principe de sécurisation maximale

« À l'âge atomique dans lequel le monde entre aujourd'hui, il est probable que l'usage des pouvoirs d'urgence deviennent la règle et ne soit pas l'exception. »

John Rossiter (1948)¹⁵

Remonter aussi loin qu'à la pensée grecque pour parler d'état d'urgence, c'est certes prendre le risque de l'anachronisme, du détour

14 Cette "urgence suprême", telle que la qualifie Heidegger, toute pressante et puissante qu'elle soit pour le penseur, peut fort bien être ressentie comme "l'absence d'urgence au sein de l'urgence" par l'homme passant son temps à "bouffonner" dans des formes d'activités culturelles dépourvues de toute nécessité (*Apports à la philosophie, op.cit.*, p.140-141 et 146.).

15 Cité par Giorgio Agamben, *État d'exception*, 2003, Seuil, p.22.

fastidieux : en bref de la perte de temps, ordinairement attachée par la *doxa* au questionnement philosophique. C'est aussi se dérober, en apparence, à l'appel de l'urgence dicté par le temps de l'information, qui requiert habituellement une réponse rapide, brève, en phase avec les problèmes *pressants* et *concrets* du présent.

Mais ce détour apporte au moins deux avancées pour notre réflexion :

1- La conception de la souveraineté politique ercelle de l'état d'urgence (ou d'exception¹⁶) n'impliquent pas simplement la possibilité de suspendre momentanément certains droits : elles pourraient bien s'expliquer, à l'origine, par un souci de se protéger du temps lui-même, de l'*Aiôn* comme « création ininterrompue d'imprévisible nouveauté »¹⁷ à partir du moment où cette nouveauté est perçue, de manière purement négative et *réactive*, comme péril imminent ou menace potentielle. Sur le plan ontologique, bien après le *Timée* de Platon et depuis une autre métaphysique, Fénelon continue ainsi de qualifier le temps de “défaillance de l'être”, autrement dit de le penser comme une image dégradée de l'éternité, et il le définit exclusivement par sa négativité :

« *Le temps est la négation d'une chose très réelle et souverainement positive qui est la permanence de l'être.* »¹⁸

Mais cette mise en sûreté de ce qui ne peut l'être s'avère en réalité sans fin dès lors qu'il faut sans cesse sécuriser la sécurisation elle-même dans un “ainsi de suite” permanent¹⁹, en s'exposant aux nouveaux dangers qu'elle apporte avec elle. Car dans cette auto-

16 Sur l'incertitude terminologique de ces deux notions et les différences de traditions juridiques dont elles relèvent, voir également Agamben (*Ibid.*, p.14.).

17 Suivant la définition que donne Bergson de la durée dans *La pensée et le mouvant* (1934).

18 *De l'Existence de Dieu* (1713), II, ch.5, § 3.

19 Comme Heidegger nous le rappelle au sujet de l' "âge atomique" dans *Le principe de raison* (1955, trad. A. Préau, Tel Gallimard, p.259-260.).

immunisation²⁰ qui caractérise l'État dit de sécurité comme dans la sécurisation technologique incessante apportée aux installations nucléaires, il faut non seulement postuler la permanence du danger mais anticiper les nouveaux risques produits par cette sécurisation indéfinie. Ainsi, l'enfouissement dans des centres de stockage de déchets hautement radioactifs, dont la demi-vie s'étend sur plusieurs centaines de milliers d'années, est emblématique de cette recherche de sécurisation maximale qui produit de nouveaux risques ; car quels nouveaux prophètes inspirés ou quelles prévisions calculées peuvent se projeter sur un laps de temps qui excède celui de l'histoire humaine? Sur le plan linguistique, il est assez significatif qu'à Fukushima, on continue de parler de "périmètre de sécurité" à propos de la zone considérée comme la plus irradiée comme si, dans la novlangue de l'âge atomique planétaire, "sécurisé" et "dangereux" étaient devenus des termes interchangeables.

En dernière instance, dans ce processus de sécurisation permanent qui caractérise l'âge de l'urgence atomique, c'est un certain type de temps incalculable qui doit être mis en sûreté par les anticipations planifiées, les prévisions chiffrées ou les mesures exigeant toujours plus de précision, toujours davantage d'immédiateté. Mieux encore, et depuis l'avènement de la physique moderne : requérant l'exactitude absolue. Ce qui caractérise en effet l'âge de l'urgence atomique, qui commence en ce sens avant l'exploitation industrielle ou militaire de l'atome, c'est tout autant que la menace diffuse d'une destruction totale de l'humanité, tout autant que la réquisition d'une énergie illimitée, la demande toujours plus grande d'assurance et d'exactitude, sans fin et sans fond, comme celle qui s'empare de Bouvard et Pécuchet dans le roman éponyme de Gustave Flaubert²¹.

20 Au sens de Jacques Derrida : « *un processus d'auto-immunisation consiste pour un organisme vivant à se protéger de son auto-protection en détruisant ses propres défenses immunitaires* » (*Foi et savoir*, suivi de *Le Siècle et le Pardon*, Éditions du Seuil, 2000, p.67.).

21 Paru en 1881.

2- Bien que la nécessité de la poussée temporelle n'abolisse jamais les aléas du jeu, l'état d'urgence va être progressivement identifié à l'état de nécessité, vers le milieu de la Renaissance, dans la pensée politique du souverain²². On peut trouver une trace de ce glissement sémantique majeur dans un extrait des *Essais* de Montaigne :

« *Quand une circonstance pressante, quelque événement inopiné et soudain concernant le soin de son état l'oblige à manquer à sa parole et à sa loyauté, ou bien le fait dévier de son devoir ordinaire, le Prince doit attribuer cette nécessité à un coup de bâton divin qui lui est infligé. Ce n'est pas un péché, car il a soumis sa raison à une raison bien plus puissante et universelle (...)* »²³

Quelles qu'en soient la forme et le contenu, la nécessité décrétée ou invoquée par l'autorité souveraine est présentée comme "vitale" pour justifier le passage à l'état d'urgence. C'est encore le cas aujourd'hui, dans de nombreuses définitions juridiques de cet état, comme celle que l'on peut trouver dans un dictionnaire de droit contemporain :

« *Ce qui dans une situation donnée crée la nécessité d'agir (besoin urgent), partant ce qu'il est nécessaire de faire pour parer à cette situation* »²⁴

Ce n'est pas seulement l'exigence d'agir qui est présentée comme

22 Lire les analyses de Carl Schmitt sur les différentes perceptions du dictateur et la prise en compte de l'urgence dans les premières pensées de l'État (*La dictature*, 1921, chapitres 1 & 2, trad. M.Köller et D. Séglard, Seuil, points essais, p.67-159.).

23 Montaigne, *Essais*, 1595, Livre III, chapitre 1, § 36, version en français moderne de Guy de Pernon, <https://docplayer.fr/66055596-Montaigne-les-essais-livre-iii.html>, p.22.

24 Gérard Cornu, *Vocabulaire juridique*, P.U.F, "quadriges", dicos poche, 2007, p.946. Christophe Bouton remarque qu'en français ce glissement « *se fait d'autant plus facilement que c'est le même mot qui désigne l'urgence avec risque vital et l'urgence de ce qui est simplement pressant.* » (*Le temps de l'urgence, op.cit.*, p.44.).

nécessaire mais les mesures qui sont adoptées en son nom, sans qu'il soit fait référence à la décision politique dont elles résultent, ni au concept de nécessité qu'elles présupposent²⁵. Or, comme pour l'état dit de "catastrophe naturelle", c'est toujours une décision souveraine qui dans l'état d'urgence décrète non seulement le nécessaire mais le sens à donner à cette nécessité elle-même²⁶.

On peut donc constater qu'en matière d'urgence, l'ordre du politique opère à la fois une rupture avec le monde de la nécessité vitale, d'où provient initialement l'expérience de l'urgence, tout en continuant à puiser abondamment dans son lexique : « besoin pressant », « nécessité impérieuse », « question de vie ou de mort », « deadline », etc. Alors que, pour Bodin, la puissance du souverain était limitée par les lois de Dieu et celles de la nature, le recours, de plus en plus fréquent, au Japon comme en France, au mot "urgence" (plutôt qu'à celui d' "exception", sans doute moins démocratiquement correct) opère une naturalisation de cet état qui résulte pourtant tout entier d'une décision politique. On peut penser ici, côté japonais, au succès de l'expression *kinkyû jitai* 緊急事態, terme très courant principalement utilisé à propos de catastrophes naturelles et qui contient l'idée de rapidité. Ainsi renaturalisée, la mesure d'urgence peut plus facilement être perçue comme répondant à une nécessité vitale et pressante, souvent présentée comme unique issue. Pourtant, en matière d'énergie nucléaire, la plupart des décisions politiques qui sont prises par le pouvoir souverain, sans consultation préalable des populations concernées, engagent le plus souvent des décennies,

25 Comme le rappelle Giorgio Agamben (*État d'exception, op.cit.*, p.77.), le terme latin "necessitas" est construit à partir de la forme verbale "ne cedo" qui signifie "je ne peux reculer". Aristote définit de son côté la nécessité comme « *ce qui ne peut être autrement qu'il n'est* » (*Seconds Analytiques*, 88b-89b.). Les questions de définitions et de langues ne peuvent être négligées : en allemand par exemple l' « état d'exception » (*Ausnahmezustand*) est distinct de l'état dit de nécessité (*Notstand*).

26 Il est donc du même coup tout à fait possible de ne pas décréter l'urgence même si l'on est face à un péril imminent car « *c'est toujours le détenteur de la plénitude de la puissance qui décide ou non s'il y a ou non exception* » (Carl Schmitt, *La dictature, op.cit.*, p.81.).

voire des siècles, alors même que l’urgence est, par définition, censée répondre dans les meilleurs délais possibles aux priorités du présent.

Délibérée ou non, cette renaturalisation de l’urgence et de la nécessité qui la requiert a une fonction bien précise : elle tend à occulter le jeu irréductible de la décision politique face à un événement imprévu, quel qu’en soit le caractère dramatique, et la marge d’interprétation qui en résulte. Pour cette raison et du point de vue du temps de la souveraineté politique, la qualification des faits *dans l’urgence* revêt elle-même une importance capitale, quel que soit l’état des connaissances à leur sujet. Ainsi, suivant les priorités ou les intérêts du moment, il pourra être jugé préférable de ne pas utiliser le mot “guerre”²⁷ ou de refuser de parler de “catastrophe nucléaire”, même lorsque, dans les faits, toutes les conditions sont réunies pour qualifier ce que l’on nomme, faute de mieux, “les événements”. Tels ont été les choix de communication du gouvernement français dans les jours qui ont suivi immédiatement les événements du 11 mars à la centrale de *Fukushima Daiichi*, préférant parler d’ “accident grave” n’ayant “rien à voir avec Tchernobyl”, plutôt que de “catastrophe nucléaire”²⁸, afin de ne pas compromettre davantage les intérêts de sa filière d’exploitation de l’énergie atomique civile et militaire.

Horloges atomiques et “mesures d’urgence” : remarques sur deux anecdotes chroniques

Comment cette métaphysique de la sécurisation maximale et cette rhétorique de l’urgence comme nécessité immédiate fonctionnent-elles dans le discours et les pratiques de l’âge atomique de notre temps?

27 Ainsi que le rappelle Jacques Derrida au sujet de la guerre d’Algérie, c’est seulement dans les années 1990 que le Parlement français a reconnu officiellement le statut de guerre à ce qu’on appelait à l’époque “les événements” (Jacques Derrida & Jürgen Habermas, *Le “concept” du 11 septembre*, Galilée, 2003, p.158.).

28 Propos tenus par l’ancien ministre de l’industrie et de l’énergie, Éric Besson, le 13 mars 2011, en présence des présidents de EDF et de Areva.

Et qu'est-ce qu'une mesure d'urgence en matière de contamination radioactive?

À Fukushima, une polémique relative à un problème d'urgence concret, relatée par la revue "silence.net", peut nous apporter quelques éléments de réponse. Voici en effet ce qu'on peut lire dans la chronique des événements à la date du 26 février 2015 :

“ Polémique au Japon entre experts sur le maintien ou non de la norme de 20 millisieverts pour l'évacuation des personnes. (...) Le Japon se vante d'avoir choisi la norme la plus sévère mais le CIPR (Commission Internationale de Protection contre le Rayonnement) précise que cette mesure d'urgence ne peut concerner le long terme et que pour le long terme, la limite d'évacuation doit être comprise entre 1 et 20 millisieverts par an. Or quand passe-t-on de la “situation d'urgence” au “long terme”? Des scientifiques suggèrent au gouvernement, 4 ans après le début de l'accident, de descendre la norme pour éviter les problèmes de santé qui viennent de l'accumulation sur le long terme. Et là, dans la nouvelle fourchette, le Japon est au maximum. Les États-Unis sont intervenus plusieurs fois pour demander au Japon de descendre la limite à 5 millisieverts par an, ce qui obligerait de fait à évacuer de nouvelles populations. Ce que ne veut surtout pas faire le gouvernement.”

Ce qui ressort nettement de ce différend au sujet d'une mesure dite d'urgence, aux deux sens du mot “mesure”, c'est la manière dont elle met à nu la rhétorique et les contradictions insolubles de l'état d'urgence atomique dans sa relation au “court terme” comme au “long terme”, à supposer qu'il puisse exister des urgences à long terme²⁹.

29 Différentes, donc, de celles touchant aux modifications climatiques dont les effets menaçants ne se feront sentir que dans plusieurs décennies mais contre lesquels il faut agir dès à présent. Sur les différents régimes temporels de l'urgence, lire Christophe Bouton *Le temps de l'urgence, op.cit.*, p.105.

Non seulement les normes de santé ou de sécurité décidées par les autorités japonaises, à grand renfort d'expertises, ne présentent aucune espèce de nécessité scientifique, ni aucune exactitude (tant pour les seuils exprimés en millisieverts³⁰ que pour la durée d'application des mesures dites d'urgence) ; mais encore, cette polémique montre que le temps de l'immédiateté ou du court terme, censés correspondre à celui de l'urgence, peuvent parfois se révéler tout aussi mythiques. Car "l'urgence", dans le temps de la décision atomique, n'est pas toujours une façon de refuser l'attente différée au nom d'une exigence vitale immédiate, mais une transaction entre plusieurs urgences, dont la santé des populations n'est au mieux qu'une urgence parmi d'autres, quand elle n'est pas une simple variable d'ajustement de logiques financières. De manière générale, il faut toujours avoir à l'esprit qu'il n'y a jamais l'urgence mais *des* urgences et qu'il revient au final à la décision souveraine de hiérarchiser les priorités, de décider du délai d'application des mesures, sans que l'on puisse toujours distinguer clairement le temps supposé "normal" de ce temps d'exception à chronométrie variable, tantôt extraordinairement bref et tantôt infiniment long.

Il en va de même avec le temps mesuré par les horloges atomiques, au sens donc de *Chronos* et non de *Aiôn*. Voici en effet ce qu'on peut lire dans une dépêche AFP datant du 22 avril 2015, au sujet d'une nouvelle génération d'horloges atomiques fonctionnant à jets de césium 133 :

« Une horloge atomique bat le record du monde de précision Elle pourrait remplacer un jour la référence actuelle de la mesure du temps. Elle serait donc plus précise que les deux horloges japonaises, détentrices du record depuis février. Une équipe de chercheurs américains vient, en effet, de mettre au point l'horloge atomique la

30 Le seuil de 20 millisieverts à l'année correspond, dans de nombreux pays, à celui de l'exposition autorisée pour les travailleurs du nucléaire.

plus précise au monde, ne variant pas d'une seconde en 15 milliards d'années, une durée supérieure à l'âge estimé de l'Univers. »³¹

Sous couvert d'un temps "réel" et de référence universel, on le voit là aussi très clairement, c'est le temps proprement humain qui est forclos par le temps atomique au profit de la quasi instantanéité mesurée au milliardième de seconde et de la quasi éternité s'étendant sur plusieurs milliards d'années. Autrement dit, le temps atomique, qui sert de référence universelle au temps planétaire, n'est rien d'autre que le *déficit chronique* de toute temporalisation : temps machinique inséparablement microchronique et macrochronique, temps vidé de tout "à présent", pour reprendre une formule empruntée à Walter Benjamin dans ses thèses sur le concept d'histoire³².

31 Source internet :

<http://www.20minutes.fr/insolite/1593015-20150422-horloge-atomique-bat-record-monde-precision>

32 *Sur le concept d'histoire* (1940). Au sujet de ce type de temps et de la vision de l'histoire qui lui est associée, lire notamment les thèses XIII à XVI.

Capture du soleil et éternel présent

« *Le soleil large comme un pied d'homme* »

Héraclite d'Héphèse



Akira Kurosawa, *Chronique d'un être vivant / 生き物の記録* (1955)

Le projet métaphysique occidental qui sous-tend l'âge atomique, dans sa quête sans fin d'exactitude, de sécurité et de puissance, est en somme de faire coïncider le temps avec l'éternité et de faire descendre le soleil sur terre, non seulement pour bloquer sa course mais pour s'appropriier son énergie illimitée, perpétuellement disponible. Certes, cette relation au soleil a toujours été ambivalente, comme l'atteste le mythe d'Icare³³ qui pose le problème de la distance à préserver ; mais on peut penser que dans cette relation duelle au soleil, comme forme géométrique parfaite à contempler et énergie inépuisable à exploiter, un compromis a pu être recherché entre la recherche de stabilité et

33 Sur l'ambivalence de cette relation au soleil à la fois idéalisé comme symbole de permanence et d'harmonie et redouté comme pure consommation d'énergie, lire le petit texte de Georges Bataille intitulé "Soleil pourri" (*Documents* n° 3, 2ème année, 1930, p.173-174. *Oeuvres complètes*, T.I, Gallimard, 1970, p.231-232.). On ne peut exclure que le Japon ait connu également cette relation ambivalente au soleil, en particulier dans la mythologie shintoïste à travers la figure d'Amaterasu, la déesse du soleil fondant la dynastie des empereurs japonais et celle d'Izanami, la déesse-mère brûlée à mort en enfantant le *kami* du feu. Cette fascination trouble pour le soleil comme perfection formelle et source d'énergie matérielle inépuisable, exposant en permanence au danger, se retrouve dans le très icarien essai autobiographique de Mishima Yukio, *Le soleil et l'acier* (1968).

de prévisibilité³⁴, que satisfont les premières horloges solaires, et la volonté de disposer d'une puissance infinie, souveraine, même si elle expose l'homme aux plus grands dangers comme le rappellent les mythes solaires tragiques, de Prométhée à Icare.

Faut-il s'étonner, dans cette perspective, de retrouver dans cette acmé de la technique occidentale qu'est l'âge atomique, une métaphysique et même une théologie qui viennent de très loin? Au projet initial de stopper le temps, de résorber tout espèce d'intervalle en bloquant l'effectuation de la révolution solaire³⁵ ou, faute d'y parvenir, en la rendant intégralement mesurable et prévisible, est venu s'adjoindre la volonté de disposer d'une source d'énergie inépuisable, gage de souveraineté dans tous les domaines pour un État ayant conquis cette puissance de feu inséparablement guerrière et pacifique.

Telle est manifestement la fonction dévolue à cet inquiétant monolithe noir ayant traversé, sans la moindre altération apparente, la totalité de l'histoire humaine, au début film de Stanley Kubrick, *2001 l'Odyssée de l'espace*. Dans son truculent roman intitulé *La centrale en chaleur*, l'écrivain Genichiro Takahashi en imagine le double totémique, qu'il décrit ainsi :

« Corps rectangulaire, noir, allongé, masquant le soleil et du sommet duquel point bientôt un rai de lumière vive et éclatante. »³⁶

34 Saint Augustin lui-même évoque ce caractère prédictible de la course du soleil dans ses réflexions sur le temps (*Confessions*, livre XI, chapitre XVIII).

35 Sur cette angoisse du couchant qui a pour nom Occident et cette "focalisation solaire du politique", lire l'étude de Jean Luc Nancy, "L'Occident est-il un accident?" (*Penser avec Fukushima*, éditions nouvelles Cécile Defaut, 2016, p.273-285.).

36 Genichiro Takahashi, *La centrale en chaleur / Koi suru genpatsu*, 2011, trad. Sylvain Carbonnel, Books Éditions, p.19.



Stanley Kubrick, 2001, *L'odyssée de l'espace* (1968)

Même aveuglante, la lumière léthale qui irradie de ce bloc d'éternité³⁷ géométriquement parfait, dépourvu de toute fissure, déroband le soleil pour mieux en concentrer l'énergie, permet de lire, gravé à sa surface, le message suivant :

« *Sommes puissamment solidaires des victimes du dernier désastre* »³⁸

Il est vain de se demander si la puissance de feu de ce soleil noir, légué à des générations qui en ignorent jusqu'à l'origine, est celle d'un super Phénix ou l'éclair jaillissant d'une arme de destruction massive recouvrant la terre, comme à Hiroshima, d'« une sorte de nappe de soleil »³⁹. Que l'on distingue ou non les deux utilisations possibles de l'atome, *for peace and for war*, ce qui est en jeu dans la course à l'armement atomique, repartant aujourd'hui de plus belle⁴⁰, comme

37 Cette lumière inépuisable peut faire penser à celle qui rayonne de l'éternité selon Plotin : « *L'Éternité n'est pas l'être intelligible ; elle est la lumière qui rayonne de cet Être dont l'identité exclut complètement le futur et n'admet que l'existence actuelle, laquelle reste ce qu'elle est et ne change pas.* ». *Énéade* III, livre VII, "De l'Éternité et du temps", trad. M.N. Bouillet.

38 Genishiro Takahashi, *La centrale en chaleur*, *op.cit.*, p.19.

39 Suivant le témoignage de victimes rapporté par John Hersey dans son livre *Hiroshima* paru en 1946. (Voir Georges Bataille, "À propos des récits d'habitants de Hiroshima", *Critique*, 1947, *Œuvres complètes*, T.II, Paris, Gallimard, 1970, p.172-187.).

40 Tel est le constat fait récemment par le dernier dirigeant de l'ex URSS, Mikhaïl Gorbatchev, déplorant la reprise de la course aux armements atomiques un peu partout

dans la production d'électricité dite civile, ce n'est pas seulement la souveraineté énergétique et militaire des États, mais le stockage préventif et la mise en sûreté d'une puissance de feu toujours plus grande en vue de répondre aux défis d'un présent imprévisible, perçu comme perpétuellement menaçant.

Sous couvert d'une urgence à géométrie variable et d'une nécessité vitale résultant avant tout de décisions politiques, il s'agit donc bien, suivant un constat formulé par le philosophe Günther Anders, "d'accélérer le temps et l'histoire jusqu'à leur abolition" en imposant comme norme du temps planétaire une temporalité post humaine et post historique dans laquelle l'avenir dure tellement longtemps qu'il n'y a même plus d'avenir. Ainsi, alors qu'à Fukushima, la durée d'intervention des liquidateurs ou des robots-nettoyeurs est mesurée à la seconde près, celui du stockage des déchets radioactifs les plus nocifs avoisine plusieurs milliards d'années, comme la "demi-vie" incompressible de leurs isotopes⁴¹. Ces estimations chiffrées littéralement sidérantes, excédant pour certaines le temps de l'histoire et de la formation de la terre, finissent par perdre tout espèce de sens et de représentation possibles à l'échelle de la sensibilité humaine, suivant les analyses du même Anders sur l'anesthésie produite par les trop grands nombres sur notre esprit⁴².

sur la planète et demandant aux instances internationales d' "adopter une résolution affirmant que la guerre nucléaire est inacceptable et ne doit jamais commencer."(tribune publiée par le magazine *Time* le 26 janvier 2016 : <http://time.com/4645442/gorbachev-putin-trump/>).

41 Alors que la période radioactive du béryllium dépasse à peine une fraction de seconde, celles du thorium 90 ou 232 avoisinent plusieurs millions voire milliards d'années. D'où, probablement, le titre retenu par le quotidien *Le Monde* à propos du projet CIGEO dans son édition du 25 février 2013 : "Un stockage pour l'éternité". La Suède et la Finlande ont également demandé à leurs agences d'enfouissement des déchets de préparer un enfouissement de cent mille ans pour ceux dont la demi-vie est la plus longue (Source : "En Finlande, des déchets radioactifs enfouis pour l'éternité", *Le Nouvel Observateur*, 22 mars 2011).

42 « *Le "trop grand" nous laisse froids, mieux (car le froid serait encore une sorte de sentir) même pas froids mais complètement insensibles* » (Günther Anders, *Nous fils d'Eichmann*, Payot et Rivages, 2003, p.58.).

Car le paradoxe fondamental qui s'attache au dispositif temporel de l'âge atomique et de l'état d'urgence perpétuel qui en découle, c'est que les décisions qui sont prises dans le laps de temps le plus court possible — idéalement dans *l'instant* même — peuvent engager des durées calculées aussi vertigineuses qu'indéfinies, qu'on ne peut même plus appeler des durées. Le temps de la contamination radioactive, comme celui des horloges atomiques, n'est plus dès lors que celui d'un présent purement gnomique, absorbant le passé et l'avenir⁴³, mais ce n'est le présent de personne ni d'aucune histoire. Son infinitude n'est que l'autre face de son *a-finitude*.

Retours sur le temps suspendu : pour un autre “blocage du temps”



Philippe Rouy (extrait d'un film sur Fukushima), *4 bâtiments face à la mer* (2012)⁴⁴

43 Comme le rappelle Ikeda Yūichi, « *l'énergie nucléaire comporte une surcharge de présent. Elle n'intègre ni passé, ni futur.* » (*L'Archipel des séismes*, Arles, Picquier poche, 2012, p.103.).

44 Philippe Rouy explique ainsi le choix de ce long plan fixe : « *Le geste de l'ouvrier pointant vers la caméra occupe la partie centrale du film. Il dure vingt cinq minutes. Il fallait qu'il soit présent dans sa durée, mais sans occulter le reste : les hommes qui s'affairent (...). Deux temporalités co-existent : la précipitation d'hommes qui doivent agir vite car le temps d'exposition aux radiations est dangereux, et la position figée de cet ouvrier qui interrompt*

Il faudrait probablement relancer ici, à propos du temps de l'urgence et de l'âge atomique, la critique benjaminienne d'une certaine philosophie spontanée de l'histoire et du progrès, se déployant de manière uniforme dans "un temps homogène et vide"⁴⁵ et éaffirmer l'urgence d'un droit *de et à l'* "à présent" que Benjamin décrit comme un "arrêt et blocage du temps". On retrouverait ce sens du présent et de l'histoire sinistrés dans de nombreux témoignages ou analyses des victimes de la catastrophe nucléaire du 11 mars. En se réappropriant leur histoire et en y réintroduisant l'axe temporel, comme les y invite le critique japonais Ikeda Yuichi, il s'agit aussi « de resituer dans l'histoire le nucléaire qui était devenu mythique. »⁴⁶

Mais il n'y a pas qu'un seul *présent* et il faut pour finir distinguer cet "à présent" et ce "blocage du temps", dont parle Benjamin, de cet hyper-présent atomique dévorant tout passé et tout à-venir. Car si tout philosophe aspire à sa manière à être "frein de la roue du temps"⁴⁷, ce n'est nullement au profit de la quasi éternité ou de la quasi-instantanéité d'un présent sans événement mais pour favoriser l'émergence d'un "Plus-que-présent"⁴⁸ brisant le *continuum* de l'histoire, à la fois relance d'un passé et promesse d'avenir ; ce

la frénésie par son immobilité. Certains spectateurs se demandent si c'est une photo. Mais le time code indique la durée (...) Ce qui me fascine dans les images de cette webcam de Tepco c'est qu'elles ne s'arrêtent jamais. Ce dispositif de filmage continu et infini me semblait adéquat au temps du nucléaire dans lequel on ne peut pas se projeter.». Propos recueillis par Élise Domenach, *Fukushima en cinéma. Voix du cinéma japonais*, UTCP-Uehiro Booklet 10, 2015, p.123-124.

45 Comme celle de "l'épopée de l'énergie", le spot du même nom diffusé par Areva en janvier 2011, dans lequel le nucléaire est érigé en fin d'une histoire de l'énergie sans drame ni événement, vide de bruit et de fureur :

http://www.dailymotion.com/video/xm09ny_film-epopee-energie-areva_news#.UcamjDQ9JRE

46 « Nous peuple de Fukushima. Agitation nécessaire pour vivre dans l'après 11 mars », *L'archipel des séismes*, *op.cit.*, p.99-119.

47 Suivant une parole du jeune Nietzsche (*Le livre du philosophe*, chapitre 24, Garnier Flammarion, p.42.).

48 Au sens où Jacques Derrida parle d'un « Plus-que-présent de l'aujourd'hui », à la fois « hyperactuel et anachronique » et qu'il définit comme « une démesure qui marque l'effraction de l'autre dans le cours de l'histoire ». *Échographies — de la télévision* (avec Bernard Stiegler), Galilée, 1996, p.17 sq.

présent chaque fois unique du temps réel n'est destructeur, au sens de Benjamin, que parce qu'il ouvre sur la possibilité d'un monde⁴⁹, non sur un monceau de débris. Dans le temps humain, comme le relevait déjà Saint Augustin, il n'y a pas simplement *le* présent ni *un* présent mais toujours en même temps, le présent du passé et le présent de l'avenir⁵⁰ engageant une mémoire, un espoir, une communauté des générations. Ce présent datable mais non mesurable de l'événement n'est pas celui d'une nouvelle horloge mais celui qu'inaugure un nouveau calendrier humain formé uniquement d'instantanés singuliers :

« L'histoire est l'objet d'une construction dont le lieu n'est pas le temps homogène et vide mais le temps saturé d'« à-présent ». Ainsi, pour Robespierre, la Rome antique était un passé chargé d'« à-présent », qu'il arrachait au continuum de l'histoire. La Révolution française se comprenait comme une seconde Rome (...)

Les classes révolutionnaires, au moment de l'action, ont conscience de faire éclater le continuum de l'histoire. La Grande révolution introduisit un nouveau calendrier. Le jour qui inaugure un calendrier nouveau fonctionne comme un accélérateur historique. Et c'est au fond le même jour qui revient sans cesse sous la forme des jours de fête, qui sont des jours de commémoration. Les calendriers ne mesurent donc pas le temps comme le font les horloges. »⁵¹

Concrètement, et si l'on repart de ce temps de l'à-présent qui fait date, et qui n'est autre pour Benjamin que le temps de l'expérience de l'événement et de ses victimes⁵², Fukushima n'est pas le nom d'un

49 Tel est précisément le caractère destructeur bien compris, selon Benjamin, qui « démolit ce qui existe non pour l'amour des décombres, mais pour l'amour des chemins qui les traversent. » (« Le caractère destructeur », 1921, *Œuvres*, T.II, Folio / Gallimard, 2000, p.330-332.)

50 *Les confessions*, livre XI, chapitre XVIII.

51 Walter Benjamin, *Sur le concept d'histoire* (Thèses XIV et XV).

52 Comme celui dont fait l'épreuve, selon Georges Bataille, l'homme de l'instant et de la "sensibilité souveraine" après l'explosion de la bombe atomique à Hiroshima (voir "À

intervalle de temps vide, mesuré au milliardième de seconde par une horloge infallible, mais l'épreuve passant toute mesure d'un temps suspendu, impossible, et qui, dès lors que toute ouverture sur l'avenir leur a été ôtée, donne aux victimes un droit *au présent*, à un autre présent que celui de la "demi-vie" radioactive ou des estimations calculées en milliards d'années.

Au final, on peut donc penser qu'à l'âge des horloges à césium 133, toutes sorties de leurs gonds, il y aussi une certaine urgence à reposer la fameuse question de Oscar Wilde à André Gide — "Où en sommes-nous avec le temps?" (et même "où en sommes nous avec le temps et l'histoire à *présent*?") — en essayant de lui apporter une autre réponse que celle que pourrait nous faire un hologramme du célèbre écrivain ou la voix synthétisée d'une horloge parlante ne s'adressant à personne : "Il est exactement 14 heures, 46 minutes et 23 secondes (ou presque) à l'horloge atomique universelle de Tokyo".

Bibliographie

- AGAMBEN, Giorgio (2013), *État d'exception*, Seuil
- ANDERS, Günther (1956), *L'Obsolescence de l'homme*, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances
- (1981), *La menace nucléaire*, Le Serpent à Plumes
- (1996), *Hiroshima est partout*, Seuil.
- BATAILLE, Georges (1970), "À propos des récits d'habitants de Hiroshima", *Critique*, 1947, *Œuvres complètes*, T.II, Paris, Gallimard, 1970, p.172-187.
- BENJAMIN, Walter (1942), *Sur le concept d'histoire*, Payot & Rivages
- BOUTON, Christophe (1997), *Le temps de l'urgence*, Le bord de l'eau
- HEIDEGGER, Martin (1946-1947) *Apports à la philosophie*, Gallimard
- (1957) *Le principe de raison*, Tel Gallimard

propos de récits d'habitants d'Hiroshima", *op. cit.*, p.182. sq.).

NANCY, Jean-Luc (2012), *L'équivalence des catastrophes*, Galilée

SCHMITT, Carl (1921), *La dictature*, Seuil

(1922), *Théologie politique*, Gallimard

Filmographie

KUROSAWA, Akira (1955), *Chronique d'un être vivant / 生き物の記録*

ROUY, Philippe (2012), *4 bâtiments face à la mer*